

Quelques instants plus tard don Luis, après avoir pris les deux écrins, quitta ses deux amis pour se mettre à la recherche de dona Mercedes, laissant Oregano à peu près guéri vaquer aux soins de son ménage et mettre tout en ordre.

La jeune fille savait déjà par son père le retour de son fiancé, elle l'attendait avec une vive impatience.

La conversation entre les deux fiancés fut ce qu'elle devait être entre deux cœurs véritablement épris l'un de l'autre, et qui aspirent au moment de voir couronner leur bonheur, ils se répétaient ces riens charmants, qui, la plupart du temps, n'ont aucun sens positif, mais qui sont comme une expansion du cœur, et par cela même, carressent si agréablement l'oreille.

Puis don Luis présenta à sa fiancée deux anneaux d'or bien simples, mais où leurs noms et la date de leur mariage étaient gravés; la jeune fille rougit d'une façon charmante et remercia son fiancé les yeux pleins de larmes mais que le bonheur seul faisait couler.

Don Luis présenta alors les deux écrins à Mercedes, en lui annonçant qu'ils lui étaient offerts par ses cousins et ses cousines de Sandoval.

La jeune fille ouvrit les écrins et poussa un cri d'admiration joyeuse en contemplant les merveilles qu'ils renfermaient.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est splendide, mais c'est trop beau pour moi.

— Rien n'est trop beau pour vous ma bien-aimée Mercedes, lui dit le jeune homme avec amour; demain vous effacerez par votre beauté virginale l'éclat radieux de ces perles, et vous les ferez valoir comme elles le méritent en les portant.

— Oh ! je n'oserais jamais m'en parler, dit-elle toute rougissante de joie.

— Il le faudra pourtant, ma chérie, si vous m'aimez comme je vous aime; ne pas vous en parler, serait faire presque une insulte à ces excellents parents qui sont si heureux de vous les offrir et qui nous aiment tant.

— Je vous obéirai, Luis, comme je le ferai toujours; vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, mon ami, mon fiancé que j'aime plus que je ne saurais vous l'exprimer.

— Chère Mercedes, dit-il avec âme, oh ! croyez-le, tous mes efforts tendront à vous rendre heureuse.

— Je le sais, mon ami, je connais votre cœur et la noblesse de vos sentiments; je saurai rester toujours digne de vous.

— Douce et charmante enfant ! reprit-il, moi aussi je vous connais et je sais tous les trésors de tendresse renfermés dans votre cœur qui ne bat que pour moi.

— Et toujours il en sera ainsi, Luis, répondit-elle; si vous cessiez jamais de m'aimer, mon cœur cesserait de battre et je mourrais aussitôt; vous êtes plus que ma joie, plus que mon bonheur, vous êtes ma vie, Luis; si vous me manquiez tout me manquerait.

— Enfant, chassez ces idées folles qui jamais ne se réaliseront, mais ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce donc ? fit-elle curieusement.

— J'ai encore quelque chose à vous remettre.

— Quoi donc ? s'écria-t-elle vivement.

Il retira de sa poche une clef microscopique délicatement ciselée, et la lui présentant :

— Ceci, lui dit-il en riant.

— Cette clef ? dit-elle avec surprise.

— Oui, chère aimée, répondit-il, en la lui mettant dans la main.

— Elle est fort jolie, reprit-elle en le regardant d'un air interrogateur.

— Cette clef, reprit-il en riant, ouvre un coffret en argent ciselé, œuvre de quelque merveilleux artiste du seizième siècle, peut-être de Benvenuto Cellini lui-même, et qui seul est d'un très grand prix.

— Oh ! fit-elle avec une surprise croissante, que renferme cet admirable coffret ?

— Ah ! voilà ! je l'ignore !

— Comment, vous l'ignorez ? reprit-elle de plus en plus étonnée.

— Complètement.

— Vous plaisantez, Luis ?

— Pas le moins du monde, ma chérie; je suis comme vous dans la plus complète ignorance.

— Oh ! oh ! voilà qui est bien mystérieux, cher Luis ?

— N'est-ce pas ?

— Dame ! vous comprenez, Luis, je ne sais pas si je dois...

— Rassurez-vous, ma chère Mercedes, ce secret que vous devez respecter comme je l'ai fait moi-même, n'a rien d'effrayant ni de terrible pour nous; ce coffret vous est offert par le señor don Agostin de Sandoval; il désire, remarquez bien, c'est une simple prière qu'il vous adresse par ma bouche, il désire, dis-je, que vous n'ouvriez pas ce coffret avant demain matin, au moment où vous commencerez votre toilette de mariée.

— Voilà qui est bizarre, cher Luis, et vous pensez ?...

— Que vous devez obéir, ma chérie, j'ai accepté en votre nom et au mien, mais à une condition.

— Voyons cette condition, Luis, vous êtes tout confit en mystères aujourd'hui.

— Mais non, puisque je vous les explique, ma chérie ?

— Pas tous; répondit-elle en lui montrant la clef en riant.

— C'est vrai ! dit-il.

— Voyons la condition ?

— C'est que après-demain, nous commencerons nos visites de nocce, par don Agostin de Sandoval, et que nous prolongerons cette visite pendant une quinzaine de jours; ratifiez-vous cet engagement, ma chère aimée ? ajouta-t-il en lui baisant tendrement la main qu'elle lui abandonnait.

— Oui et avec joie, mon ami, répondit-elle vivement; je serai heureuse de voir et de connaître votre nouvelle famille.

— Et vous n'ouvrirez pas le coffret avant demain matin ?

— Je ne l'ouvrirai pas; je vous le promets, Luis.

— Humph ! votre charmante tête va furieusement travailler d'ici là ?

— Pourquoi donc cela, señor ? dit-elle en riant.

— Dame ! je ne sais moi, mais les femmes sont fort curieuses, dit-on ?

— Vous êtes un méchant, Luis, vous me pirez cela !

— Oh ! des menaces à votre mari !

— Halte-là, vous ne le serez que demain, j'ai le droit de vous tenir tête encore !

— C'est vrai, je passe condamnation, mais vous penserez souvent à ce coffret d'ici à demain.

— Vous vous trompez, Luis, je ne m'en occuperai pas le moins du monde, j'ai bien autre chose à faire.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 103.)

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRE est déménagé aux Nos. 19 & 21 rue Ste. Thérèse, (en haut.)